
« On apportait de la boue et on rentrait avec des dollars ! » : la construction d'un circuit migratoire entre São Paulo et Cusco

« ¡Llevábamos barro y volvíamos con dólares! »: la construcción de un circuito migratorio entre São Paulo y Cusco

« We used to bring clay and come back with dollars! »: the emergence of a migrant circuit between São Paulo and Cuzco

Lorena Izaguirre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cal/9462>

DOI : 10.4000/cal.9462

ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique latine

Édition imprimée

Date de publication : 27 septembre 2019

Pagination : 71-90

ISBN : 9782371541337

ISSN : 1141-7161

Ce document vous est offert par Bibliothèque Sainte-Barbe - Université Sorbonne Nouvelle Paris 3



Référence électronique

Lorena Izaguirre, « On apportait de la boue et on rentrait avec des dollars ! » : la construction d'un circuit migratoire entre São Paulo et Cusco », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 91 | 2019, mis en ligne le 27 septembre 2019, consulté le 19 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cal/9462> ; DOI : 10.4000/cal.9462



Les *Cahiers des Amériques latines* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International.

« On apportait de la boue et on rentrait avec des dollars ! »

La construction d'un circuit migratoire entre São Paulo et Cusco

Les migrations de Péruviens au Brésil restent encore peu explorées, bien que leur nombre ait augmenté de manière continue depuis les années 1990 [Souchaud, 2010]. En effet, le Brésil s'est placé en tête d'affiche des « nouvelles » destinations de l'émigration péruvienne. En 2015, il est le neuvième pays de destination des Péruviens à l'étranger, selon le critère du nombre de résidents (dont un peu plus de la moitié à São Paulo), et le quatrième de la région sud-américaine, après l'Argentine (14,2 %) et le Chili (11,1 %) [Inei, Superintendencia Nacional de Migraciones ; OIM, 2016, p. 33].

Nos données montrent l'existence de flux dès les années 1980 ayant des caractéristiques spécifiques qui les distinguent de l'émigration d'autres Péruviens de l'époque. En effet, l'émigration péruvienne touchait principalement les classes moyennes à la recherche d'un meilleur niveau de vie, mis à mal au Pérou par la crise économique et la violence politique [Paerregaard, 2013]. Ce ne fut que vers la fin de la décennie que « la migration internationale devint une pratique significative ou, du moins, une possibilité vraisemblable pour les Péruviens andins non issus des élites » [Berg, 2015, p. 5-8]. Ainsi, le tournant de la migration internationale péruvienne s'est produit dans les années 1990. Dans ce scénario, les travaux autour des migrations péruviennes dans la région sud-américaine se sont focalisés principalement sur deux destinations, l'Argentine et le Chili [Takenaka,

* Centre d'études du développement de l'UCLouvain.

Paerregaard et Berg, 2010], et se sont concentrés essentiellement sur les migrations de travail. Les recherches portant sur des formes d'entrepreneuriat migrant sont plus rares et se sont intéressées notamment aux contextes étasunien, japonais ou chilien [Paerregaard, 2018; Takenaka et Paerregaard, 2015].

Dès le début des années 1980, des Péruviens « andins non issus des élites » partaient déjà au Brésil. Leur migration vers São Paulo a pris une configuration tout à fait inédite, restant encore peu explorée dans les dynamiques migratoires de la région. En effet, ces migrants étaient des jeunes hommes issus des classes populaires, des artisans devenus circulants-commerçants, puis migrants installés à São Paulo. Ils ont fait de l'entrepreneuriat migrant leur mode d'insertion dans cette mégalopole.

Dans cet article, nous nous intéressons à « l'organisation sociale de la migration à partir de la constitution historique d'un circuit migratoire » [Rivera Sánchez, 2007] entre la région de Cusco et la ville de São Paulo. En mobilisant le concept de circuit migratoire, l'objectif est de comprendre comment celui-ci s'est constitué grâce aux allées venues d'artisans issus de la région de Cusco, configurant un circuit d'abord commercial puis migratoire, et articulant deux espaces géographiquement lointains et socialement contrastés. Ce circuit présente la spécificité de se former à partir de l'émergence d'une filière migratoire particulière, celle de la production et la commercialisation d'artisanat péruvien, incarnées par des entrepreneurs transfrontaliers. Notre travail mobilise deux corpus de la littérature : d'un côté, la perspective axée sur la circulation migratoire et la configuration de filières ; de l'autre, le concept de circuit migratoire inscrit dans le cadre de la perspective transnationale. Nous visons ainsi à contribuer à porter un nouveau regard sur la migration péruvienne, pas encore analysée sous ces prismes.

D'un point de vue méthodologique et empirique, la réflexion se fonde sur l'analyse des trajectoires des migrants péruviens résidant à São Paulo et l'observation ethnographique inspirée par l'ethnographie globale [Burawoy *et al.*, 2000]¹. Les données présentées sont issues d'un travail ethnographique mené durant dix mois, entre 2014 et 2016, dans la ville de São Paulo et complété par deux courts séjours dans la région de Cusco. Vingt entretiens ont été menés auprès de migrants arrivés pour la première fois à São Paulo entre 1980 et 2005 (quatre femmes et seize hommes), et cinq autres auprès de migrants de retour, résidant à Písaq. La plupart de ces migrants étaient au moment de l'enquête des propriétaires d'entreprises d'importation et de vente de bijouterie à São Paulo. Ils ont été les pionniers de la filière migratoire autour de l'artisanat péruvien dans la ville. J'ai établi un premier contact avec l'un d'entre eux via un fonctionnaire de

1. Cet article reprend une partie des données de ma recherche doctorale qui explore les caractéristiques de trois générations de migrants péruviens, arrivés entre 1980 et 2015, auprès desquels une cinquantaine d'entretiens ont été menés.



la préfecture de São Paulo travaillant au sein du secrétariat des politiques migratoires. Dans un deuxième temps, j'ai contacté directement les migrants péruviens dans leurs magasins.

L'article s'organise en cinq parties. Dans la première, nous discutons des liens entre les concepts de circuit et circulation migratoire. Ensuite, nous nous penchons sur le contexte de départ de la région de Cusco afin de comprendre la manière dont le développement d'une nouvelle activité économique à Pisco a constitué un terrain fertile pour la migration internationale. En troisième temps, nous analysons l'émergence d'un groupe d'entrepreneurs transfrontaliers, initiateur d'un commerce d'artisanat transnational. La quatrième partie est consacrée au passage d'une dynamique de circulation à une logique d'installation dans la ville de São Paulo, au sein de laquelle trois espaces jouent un rôle capital dans l'incorporation des migrants péruviens. Enfin, dans la dernière section, nous détaillons le processus d'institutionnalisation de ce circuit.

Les lieux et liens de la migration à travers les circuits et circulations migratoires

Dans le champ d'étude des migrations, plusieurs recherches se sont intéressées à la manière dont circulent non seulement des individus mais aussi d'autres flux qui accompagnent les déplacements des migrants : les remises d'argent, des marchandises, des objets, etc.

La perspective transnationale, qui s'est arrêtée sur les « processus par lesquels les immigrés construisent et maintiennent des relations multiples qui articulent leurs sociétés d'origine et d'installation » [Basch, Glick Schiller et Szanton Blanc, 1994, p. 7], s'est consolidée aux États-Unis dans la décennie de 1990. L'apport capital de ce regard et le principal consensus des chercheurs qui l'adoptent est de rompre avec la prépondérance de ce que Wimmer et Glick Schiller [2003] ont dénommé le « nationalisme méthodologique », à savoir le penchant à prendre l'État-Nation systématiquement comme unité d'analyse des processus et relations sociales.

De manière parallèle, un « tournant spatial » de l'étude des migrations [Baby-Collin, 2017], nourri notamment par les apports de la géographie sociale, s'est configuré en France, conjuguant « l'analyse des espaces et de la circulation migratoire axée sur un va-et-vient » [Simon, 2002, p. 40]. Les pratiques sociales apparaissent ainsi intimement liées aux pratiques spatiales des individus. Le concept de « territoire circulaire », mobilisé notamment dans les travaux d'Alain Tarrus, est ancré sur « le sens social du mouvement spatial », où la circulation, avec ses espaces d'« entre-deux », est expression de lien social [Tarrus, 2015, p. 42-43].

Alors qu'ils ont été forgés dans ces deux contextes géographiques et intellectuels différents, les concepts de circuit migratoire et circulation migratoire ont des points communs car ils s'intéressent aux ressorts socio-spatiaux des migrations.

Le concept de circuit migratoire, mobilisé notamment dans le cadre de l'étude des migrations Mexique/États-Unis, est utilisé dans le travail de Roger Rouse sur les circulations des migrants mexicains. Rouse, qui a participé aux débats séminaux de la perspective transnationale, définit un circuit migratoire transnational comme une « communauté » de liens construite dans un processus constant de va-et-vient à travers l'espace, où circulent non seulement des personnes, mais aussi de l'argent, des biens et des services [Rouse, 1992, p. 45]. Critique d'une approche qu'il qualifie de « binaire » – entre communautés d'origine et de destination –, il rejette les analyses qui opposent « résidents temporaires » et « résidents installés », « migrants » et « immigrés », « temporaire » et « permanent » [Rouse, 1992, p. 42]. Ces termes doivent, d'après l'auteur, être systématiquement déconstruits par le chercheur.

Les travaux de Liliana Rivera Sánchez prolongent cette perspective. Pour cette auteure, la notion de circuit migratoire permet d'inclure la dimension socio-spatiale des mobilités humaines : le circuit aide à appréhender les liens entre les personnes, mais aussi les relations entre les lieux, les biens symboliques et toutes les connexions qui se tissent entre eux [Rivera Sánchez, 2012]. Cette conception place les dimensions du temps et de l'espace au centre de l'analyse et permet d'y associer des formes de mobilité diverses : circuits commerciaux, trajets de transport, nœuds de concentration de services et activités, etc. L'espace est ainsi saisi comme scénario de relations multi-locales, mais aussi comme ensemble des lieux qui sont transformés et dotés de sens dans la circulation [Rivera Sánchez, 2007]. Les hauts lieux de ces circuits sont des « nœuds articulateurs » [Rivera Sánchez, 2012], à savoir, des nœuds de flux symboliques, matériels et de dynamiques migratoires. Ce sont des lieux de confluence de mobilités de types divers qui occupent un rôle central dans le fonctionnement du circuit migratoire.

Si le concept de circuit migratoire a surtout été utilisé pour rendre compte des migrations saisonnières et de travail, la perspective de la circulation migratoire s'est quant à elle portée plutôt vers des migrants en dehors des logiques classiques du salariat, produisant des dispositifs commerciaux [Ma Mung et Guillon, 1992]. Elle renvoie à des phénomènes de mobilité « qui ne peuvent plus être décrits uniquement dans le cadre des relations entre deux pays ou États-nations », appréhendés dans le cadre d'un glissement d'un « paradigme de l'intégration » vers un « paradigme mobilitaire » [Hily, 2009, p. 24-25].

Les figures de la circulation migratoire sont à comprendre au regard des logiques de réseau. Ainsi, d'après Ma Mung *et al.*, les modes de circulation migratoire peuvent se distinguer en fonction des catégories de l'échange (les réseaux) et des catégories du cheminement (les filières) [Ma Mung *et al.*, 1998, p. 1]. La filière apparaît donc comme « une construction structurante, puisqu'elle est à la fois constituée par la mise en place d'un réseau relationnel à cheval sur plusieurs espaces et souvent issue de solidarités anciennes, et constitutive de nouvelles pratiques sociales



et spatiales» [Arab, 2013, p. 28]. Dans la perspective de la circulation migratoire, nombreux sont les auteurs à faire appel à ce concept de filière pour expliquer les modes de cheminement spécifiques qui articulent des lieux et des liens.

Au Brésil, certains auteurs ont discuté à partir de la perspective de la circulation migratoire la migration de Boliviens à São Paulo, ainsi que leurs circulations organisées sur la base du travail dans les ateliers de couture [Freitas, 2014 ; Miranda, 2016]. Pour cette étude de cas, le concept de circuit migratoire me semble plus pertinent pour comprendre le type de circulation de migrants péruviens à São Paulo entre 1980 et la fin des années 1990, car on est face à une reconstitution *a posteriori* de ces dynamiques. En effet, les chercheurs qui mobilisent la notion de circulation migratoire prônent « le mimétisme, l'observation en situation » [Tarrius, 2015, p. 107] de ces collectifs et insistent sur l'exigence pour le chercheur qui s'intéresse à eux d'« habiter, parmi [eux] et circuler avec [eux] » [Tarrius, 2015, p. 149]. Dans cette reconstitution du circuit sur la base de récits, mon intention n'est pas l'analyse exhaustive de tous les déterminants de la formation de ce circuit. Il s'agira plutôt de mettre en exergue les liens transnationaux qui ont émergé entre deux pôles (São Paulo et Písaq) grâce à une filière migratoire. Ces deux espaces apparaissent ainsi comme des « ancrages historiques et géographiques » [Rivera Sánchez, 2007] d'un processus migratoire de plus grande ampleur.

L'envie de partir : le tourisme à Písaq et l'invention de l'artisanat

La dynamique migratoire ici analysée prend son impulsion dans la région andine de Cusco, et plus particulièrement à Písaq, un district d'environ 10 000 habitants, historiquement rural et indien, de population quechua. Comme dans les autres districts de la Vallée Sacrée, l'activité économique principale de Písaq était l'agriculture. Mais le district avait aussi un atout qui le différenciait des autres : le vaste complexe archéologique inca qui siège sur les hauteurs de la ville.

La transformation de la structure productive de cette zone, produite en quelques décennies seulement, a eu comme répercussion principale le développement du tourisme. Notamment depuis l'inauguration de l'aéroport de Cusco en 1964, la ville et son site archéologique sont devenus plus accessibles et le tourisme a commencé progressivement à se massifier. Ramón, un des premiers artisans, nous raconte :

« Moi, quand je suis parti de Písaq, il n'y avait pas ces choses-là, l'artisanat... Je suis parti à Lima pour étudier, en 1971, mais quand j'y suis retourné, les gens avaient commencé à toucher à ça [l'artisanat], et j'ai vu qu'il y avait du futur là-dedans... Písaq vivait de l'agriculture². »

2. Les noms de tous les interlocuteurs ont été changés afin de garantir leur anonymat. Ramón, Písaq, 2016.

En effet, vers la fin des années 1970, deux processus parallèles eurent lieu : le début de l'affluence continue de touristes et la reconversion économique des habitants vers l'artisanat [Pérez, 2004, p. 231]. L'arrivée des touristes a poussé les *Piseños* à développer des activités pour tirer profit de ces visiteurs temporaires, fascinés par la culture inca et en quête d'une production locale et « authentique ». Les deux processus se sont ainsi mutuellement renforcés. De ce fait, l'artisanat est devenu une activité économique capitale pour cette zone qui, autrement, ne subsistait que par l'agriculture à moyenne et petite échelle.

En fait, la production d'artisanat local a été inventée et forgée au cours des années 1970, impulsée par la création d'une école. Cette structure a permis l'apparition de nombreux ateliers d'artisanat dans le district de Písaq depuis la fin des années 1970. L'artisanat est vite devenu une activité très lucrative qui attirait les enfants dès leur plus jeune âge. Ils apprenaient à modeler l'argile pour faire des objets décoratifs et des bijoux peints à la main avec des motifs « incas » et pouvaient s'assurer par la suite une rentrée d'argent pour leurs familles. Cette expérience est commune aux migrants pionniers que nous avons rencontrés à São Paulo. Ramón installa un atelier dès 1978. Andrés, dès huit ans, travaillait déjà en tant qu'artisan pour quelqu'un d'autre, et devint indépendant quelques années après. Pedro, après son passage par l'école d'artisanat, eut dès l'âge de douze ans son propre petit atelier.

L'essor de l'artisanat a transformé les perspectives du possible des jeunes *Piseños* à l'époque et changé la situation de leurs familles. Les parents se plaignaient de cette nouvelle manière de gagner de « l'argent facile ». Les paysans affirmaient que leurs enfants « se *malograbán* » (littéralement « pourrissaient », mais l'expression peut être traduite par « prenaient le mauvais chemin ») en touchant l'argile. Progressivement, des communautés *indígenas* entières se sont mises à produire de l'artisanat. Ainsi à Písaq, comme ailleurs dans le monde, la production artisanale est intimement liée à l'abandon progressif de la petite agriculture et à la désertification des campagnes [Scrase, 2003]. Beatriz Pérez, dans son ethnographie du district, constatait en 1997 que les *Piseños* avaient « abandonné l'agriculture et l'élevage comme activités productives pour se consacrer au commerce et l'artisanat » [2004, p. 34].

La production d'artisanat, du fait de sa rentabilité, s'est généralisée : un faible investissement économique suffisait pour lancer sa propre production, souvent développée d'abord au sein d'une structure familiale. En même temps que la demande devenait de plus en plus importante, plus de personnes voulaient produire et commercialiser. La conséquence du « boom » de l'artisanat fut ainsi paradoxale. D'un côté, il constituait un frein à l'émigration des *Piseños* vers la capitale péruvienne et d'autres villes. De l'autre, il entraînait d'importants gains économiques et contribuait à la diffusion d'un imaginaire de plus en plus urbain. C'est ainsi que s'est façonné un terreau fertile pour la migration internationale de ces jeunes artisans.



Le goût et le profit du voyage : d'artisans à entrepreneurs transfrontaliers

Avant son premier voyage au Brésil en 1980, raconte Pedro, la part de la production d'artisanat dans l'économie locale était déjà significative. Il affirme qu'en 1980, « Písac était déjà connu pour ses perles en argile, pour l'artisanat... Des acheteurs nord-américains, hollandais, argentins, brésiliens, français, venaient fréquemment³. » Ces échanges avec les étrangers, acheteurs et touristes, Alejandro les a vécus comme une « illumination ». À seize ans, il avait un petit stand sur la place de Písac pour vendre ses bijoux en argile, et la rencontre avec une touriste suisse lui « ouvrit sa vision du monde⁴ ». Quant à Esteban, c'est en rencontrant et côtoyant les touristes brésiliens que l'envie de partir à l'étranger est née chez lui : « Les Brésiliens ont une mentalité particulière, ils sont aimables. Ils attireraient mon attention parce que c'est une culture différente. Mon objectif n'était pas de voyager, mais le fait de rentrer en relation avec ces gens m'en a donné l'envie⁵. »

Deux éléments clés pour notre analyse se dégagent de ces récits. Premièrement, c'est par l'arrivée de touristes étrangers que Písac, un district rural périphérique, s'est articulé aux imaginaires globaux. En effet, ce sont les touristes les premiers véritables porteurs de la globalisation dans la mesure où ils incarnent une valorisation positive du voyage. Les rencontres avec ces étrangers activent des ressorts difficilement « mesurables » : la curiosité et le désir d'exploration. En effet, le départ vers l'étranger apparaît comme une quête du moderne, de l'aventure. Cependant, ces aspirations ne relèvent pas exclusivement d'une construction individuelle du désir, elles se forment au contraire dans « l'intersection des dimensions personnelle, collective et normative » [Carling et Collins, 2018, p. 7]. De ce fait, l'image de la migration comme « aventure » correspond aussi à un contexte d'aspirations collectives et normatives de mobilité sociale.

Deuxièmement, à la curiosité et au désir d'exploration, est venu s'ajouter un autre facteur d'échelle internationale : l'existence d'un marché d'artisanat globalisé en pleine expansion. Pedro, par exemple, a suivi le conseil d'un acheteur brésilien qu'il avait rencontré à Písac. Au moment de son premier voyage, il n'avait même pas fini son cursus secondaire et s'est retrouvé, à l'issue de cette expérience, avec un gain de 6 000 dollars. Un voyage suffisait donc pour donner le goût des affaires et l'envie de commencer à multiplier les allers et retours. Pedro raconte : « Durant les années 1980, je voyageais dix fois par an. J'ai eu de la chance de tomber sur un acheteur brésilien qui pouvait t'acheter des marchandises pour 100 000 dollars

3. Pedro, Písac, 2016.

4. Alejandro, São Paulo, 2015.

5. Esteban, Lima, 2016.

en juste une heure⁶.» Luis a le même souvenir. Le premier produit qu'il a amené fut des colliers en argile: «Avec ça, on a tous fait de l'argent. On amenait une petite valise et on rentrait avec 1 000 dollars, à l'époque ça représentait beaucoup d'argent⁷.»

Moisés, un autre pionnier, m'a résumé cette situation inédite avec une image assez parlante, qu'il a prononcée d'un air très amusé: «On amenait de la boue et on rentrait avec des dollars... des dollars!⁸» De fait, une bonne partie de cette génération de jeunes *Piseños* s'est lancée dans le commerce d'artisanat transnational, et ce faisant, ils ont forgé une tradition de déplacements d'artisans vers d'autres pays voisins. Les circulations de ces *Piseños* passaient par la Bolivie, le Chili, l'Argentine, l'Équateur et la Colombie, où ils vendaient leurs produits et en achetaient d'autres pour les vendre dans un autre pays. Néanmoins, pour ceux qui avaient l'habitude des voyages, le premier voyage au Brésil représentait une expérience d'un tout nouvel ordre. Le marché brésilien leur semblait plus dynamique et particulièrement friand. Joselito décrit la consommation des Brésiliens comme «hallucinante». Andrés ajoute:

«J'avais déjà voyagé au Chili, en Bolivie... mais ce que j'ai vu à São Paulo, je ne l'avais jamais vu! Il y a plus de mouvement, plus d'acceptation, ils donnent plus de valeur à notre travail. C'est l'avantage du Brésil⁹.»

Les premiers voyages de ces pionniers supposaient la découverte des routes et des frontières, connaissances qu'ils allaient peaufiner au fil des voyages et quelques vols, arnaques et confiscations par les douaniers. À l'époque, les voyages au départ de Cusco prenaient autour d'une semaine par voie terrestre et n'étaient pas sans risques. Les routes empruntées passaient par la Bolivie, où deux passages frontaliers étaient possibles (cf. carte ci-après). Plusieurs d'entre eux ont perdu des marchandises à plusieurs reprises. Les frères de Pedro ont même dû faire un séjour en prison, arrêtés pour contrebande.

6. Pedro, Písaq, 2016.

7. Luis, São Paulo, 2016.

8. Moisés, São Paulo, 2015.

9. Andrés, São Paulo, 2015.



CARTE 1. CIRCUIT MIGRATOIRE SÃO PAULO-CUSCO



Source : élaboration par l'auteure avec QGIS.

Les commerçants *piseños* ont fait de São Paulo leur porte d'entrée au Brésil. Ils y ont trouvé un marché hors pair et plusieurs d'entre eux ont décidé d'y consacrer tous leurs efforts. L'étendue de ces circulations commerciales était possible par l'existence d'un marché florissant du commerce d'artisanat dans toute la région sud-américaine. À la pointe de cette expansion, nous trouvons la diaspora commerciale de la communauté d'Otavalo (Équateur) qui s'est érigée en quelques années en spécialiste du commerce d'artisanat sur le continent, en produisant et en achetant de l'artisanat de diverses origines afin de le vendre sur leur marché. Ce processus a été étudié par David Kyle [2000] qui a identifié deux événements clés au cours de l'année 1973 : l'ouverture de l'autoroute panaméricaine qui traverse le continent du nord au sud, et l'inauguration du marché d'artisanat pour touristes au cœur de la ville d'Otavalo (*Plaza de Ponchos*). D'après lui, ces deux événements marquent l'entrée des *Otavaleños* dans la période actuelle de commercialisation globalisée. Ces deux faits ont aussi contribué à l'insertion des *Piseños* dans ce même marché global. Joselito a par exemple fait son premier voyage pour vendre de l'artisanat précisément au marché d'Otavalo.

Les parallèles entre les artisans *otavaleños* et *piseños* sont saisissants. Dans les deux cas, la massification du tourisme produit un point d'inflexion dans la production d'artisanat, qui devient principalement orientée vers les acheteurs étrangers et s'organise sur le principe de la flexibilité. Dans les deux cas, suite à cette inflexion, l'industrie artisanale passe d'un complément de revenu à l'activité économique principale des habitants. Enfin, chez les deux groupes, l'essor de

la production d'artisanat est à l'origine des transformations de classe dans les communautés d'origine, avec l'émergence d'une classe mercantile qui n'était plus en lien avec la production agricole ni la production artisanale familiale [Kyle, 1999, p. 431-435].

Néanmoins, quelques différences importantes existent entre ces deux processus. D'abord, notons que la production artisanale de tissus des *Otavaleños* existait bien avant le développement du tourisme dans la région, presque inexistant jusqu'aux années 1960. Dès 1940, Kyle note que la production de tissus aux motifs autochtones était commercialisée en Équateur et Colombie. À Písaq, comme nous l'avons vu, c'est le tourisme qui « crée » la production d'artisanat en argile. Ensuite, la production de tissus *otavaleños* a pu bénéficier d'une progressive industrialisation, qui a rendu possible une sensible augmentation de la production. Pour l'artisanat en argile des *Piseños*, cette industrialisation n'était pas possible. La production a toujours eu la contrainte d'être faite et peinte à la main, ce qui a limité les possibilités de surproduction que Kyle a observées chez les *Otavaleños*¹⁰. En effet, l'auteur constate que la migration transnationale temporaire est une conséquence de cette surproduction : le marché local devient trop petit, d'où la nécessité de gagner des nouvelles niches et les garder précieusement [Kyle, 1999, p. 437]. À Písaq, au contraire, la migration transnationale temporaire semble d'abord avoir été incitée par les touristes et la curiosité de l'étranger. Ce n'est que vers la fin des années 1990 qu'elle paraît en lien avec une production de plus en plus massive et la concurrence accrue entre producteurs locaux, ce qui déterminera *in fine* le transfert de la production vers São Paulo.

Ainsi, les *Otavaleños* sont le cas le plus emblématique de commerçants-circulants dans la région, s'agissant d'une configuration migratoire encore peu courante en Amérique du Sud. Ils incarnent un cas paradigmatique d'entrepreneuriat transnational [Portes, Guarnizo et Haller, 2002], à savoir des individus qui migrent tout en développant des liens économiques entre les pays d'origine et d'installation, grâce à une mobilisation simultanée de ressources sociales et économiques [Rosenfeld, 2013]. Ils se déplacent pour vendre leurs produits, et non pas leur main-d'œuvre, ce qui les distingue des migrants de travail. Les *Piseños* pionniers de la commercialisation d'artisanat péruvien à São Paulo sont des entrepreneurs transnationaux, mais d'un type particulier, ce qui nous conduit à les qualifier ici d'entrepreneurs transfrontaliers.

En effet, ils s'apparentent aux figures des transmigrants nomades repérés dans les travaux d'Alain Tarrius [2015] comme étant des « colporteurs transfrontaliers » : des individus ayant une capacité de circulation entre des univers différents,

10. Par ailleurs, cette contrainte est la principale cause du déclin de la commercialisation de cet artisanat péruvien à São Paulo, constaté vers les années 2000. Il fut la conséquence de la concurrence de plus en plus rude des commerçants chinois et de la bijouterie fantaisie *made in China*.



au sein desquels ils font passer des marchandises diverses. En plus de ses liens économiques entre les espaces d'origine et destination, l'entrepreneur transfrontalier affiche une aptitude à franchir des frontières. Il bénéficie du meilleur de deux mondes. C'est de sa capacité à traverser des frontières physiques, culturelles, sociales ou autres qu'il tire profit économique et gagne de la richesse [Peraldi, 2007]. C'est ce que certains auteurs nomment le « différentiel frontalier » comme base d'un régime de profitabilité [Missaoui, 1995 ; Peraldi, 2007].

Pour ces entrepreneurs transfrontaliers, le Pérou a fourni de la main-d'œuvre peu chère, la matière première et le savoir-faire de l'artisanat. De l'autre côté de la frontière, ils ont pu compter sur le dynamisme économique du marché brésilien, fondé sur un consumérisme hors pair. En outre, la progressive dévaluation de la monnaie brésilienne par rapport au dollar a été déterminante dans leur processus d'accumulation de capital économique, ainsi que pour leur future sédentarisation, car au début, les séjours à São Paulo coûtaient cher. Profitant des différences du taux de change entre les différentes monnaies, nombre de *Piseños* impliqués dans ce circuit ont pu entamer un processus d'accumulation de capital économique fulgurant. Pour assurer la rentabilité de leur business, certains artisans sont devenus des commerçants transfrontaliers à temps plein, laissant la production d'artisanat à d'autres. En outre, la dynamique de voyages constante maintenue au fil de plusieurs années a représenté pour eux un cumul extraordinaire de capitaux autres qu'économiques : des expériences, des connaissances, des réseaux, et un « savoir migrer ». Ces compétences circulatoires font référence à l'acquisition « des savoir-circuler, savoir-faire institutionnel, savoir-faire nomade, savoir se débrouiller, savoir-faire ressource des frontières, grâce à une certaine habileté sociale pour toujours plus inventer et innover dans la transmigration » [Carnet *et al.*, 2012, p. 88]. Ces compétences migratoires, les artisans pionniers du circuit les ont développées dans une grande mesure de manière individuelle. Dans un contexte de concurrence commerciale, les informations circulaient au compte-gouttes. Comme l'affirme Daniel ceux qui étaient déjà partis « ne donnaient pas toutes les informations “prémâchées”¹¹ ».

Enfin, notons que les allées et venues de ces migrants étaient aussi conditionnées par la politique migratoire du pays, définie par l'*Estatuto do Estrangeiro*, une loi à fort substrat sécuritaire et inspirée par la doctrine de la « sécurité nationale » [Amaral et Costa, 2017]. En effet, elle prévoyait seulement des migrations de travailleurs spécialisés dans une perspective de contribution au développement national. De plus, aucune procédure de régularisation migratoire n'était prévue, hormis *via* le mariage avec un-e Brésilien-ne ou la naissance d'enfants. C'est dans ce contexte de relative indifférence à la question migratoire et de migration irrégulière massive que s'inscrit la dynamique de circulation et d'insertion des

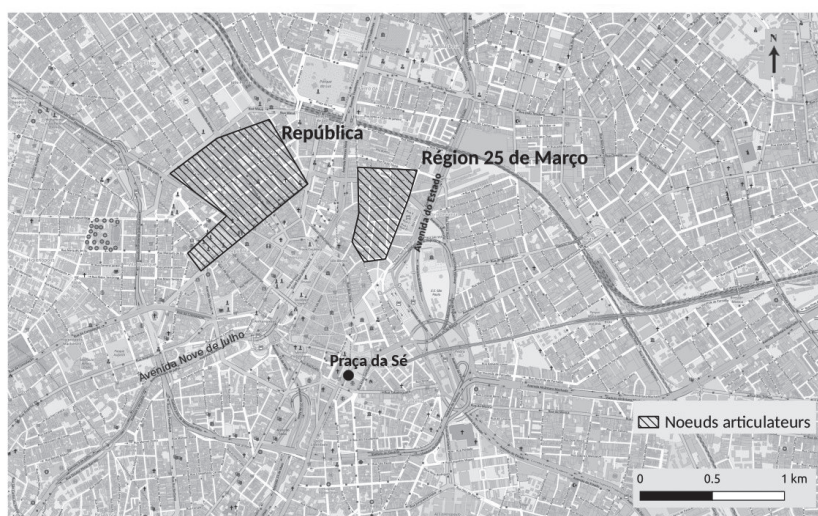
11. Daniel, Písaq, 2016.

migrants péruviens à São Paulo. Avec les différents capitaux acquis et navigant entre ces contraintes, ils se sont fait une place dans la ville de São Paulo en investissant trois espaces clés, comme nous allons le voir.

Entre circulation et sédentarisation : trois espaces d'insertion des Péruviens à São Paulo

Trois espaces de la métropole de São Paulo sont devenus des nœuds articulatoires pour le circuit migratoire Cusco-São Paulo : la Praça da República, l'hôtel Itaúna et l'espace commercial de l'avenue 25 de Março.

CARTE 2. NŒUDS DU CIRCUIT DANS LE CENTRE-VILLE DE SÃO PAULO



Source : OpenStreetMap, élaboration par l'auteure avec QGIS.

Pour ces entrepreneurs transfrontaliers, la première étape pour parvenir à consolider leurs activités commerciales était d'arriver à se faire des contacts à la Praça da República, le lieu de référence pour tout néophyte qui arrivait à São Paulo avec son lot de marchandises à vendre. En plein cœur de la ville, cette place et ses alentours, notamment le long de la rue Ipiranga, étaient connus pour être un marché d'artisanat quasi permanent où des *hippies* ainsi que des artisans au profil varié vendaient leurs produits, tandis que des acheteurs venaient s'approvisionner en faisant des achats par gros lots.

Le paysage hétéroclite de cette place, où l'offre d'artisanat était très variée, contrastait avec le profil des vendeurs au début des années 1980. En effet des Brésiliens et également quelques Boliviens occupaient majoritairement la place.



Quand Pedro y débarque en 1980, il dit n'avoir rencontré aucun Péruvien. En revanche, au début des années 1990, la situation avait déjà changé, quelques Péruviens vendaient déjà sur la place.

Joselito, arrivé pour la première fois au Brésil en 1993, a reçu des instructions très simples :

« [...] On m'a dit "Va directement à São Paulo, à la Praça da República, les samedis et dimanches il y a une foire sur la place, là-bas tu vas tout vendre." Ce que j'ai fait. Je sortais du métro à la Praça da República et je suis tombé sur un Argentin. Il m'a regardé : "Péruvien ? As-tu de la marchandise ? Je veux voir." Il m'a tout acheté¹². »

Déjà à cette période, la Praça da República était donc un haut lieu du commerce d'artisanat sud-américain dans la région. Véritable « nœud articulateur » de flux symboliques, matériels et de dynamiques migratoires [Rivera Sánchez, 2012], espace de confluence de mobilités de type divers, elle joue un rôle central dans le circuit Cusco-São Paulo.

Au fil du temps, les entrepreneurs transfrontaliers péruviens finirent par s'approprier un autre espace pour consolider leurs activités commerciales : l'hôtel Itaúna, situé sur l'avenue Rio Branco, à six minutes de marche de la Praça da República. D'après les souvenirs d'Esteban, entre 1986 et 1987, de nombreux Péruviens comme lui ont investi l'hôtel Itaúna en y vendant de l'artisanat. Des Équatoriens d'Otavalo y trouvaient également un point de chute à partir de 1989. L'hôtel fonctionnait ainsi à 80 % comme galerie commerciale¹³. Progressivement, les Péruviens qui arrivaient pour vendre leur artisanat ont commencé à recevoir leurs clients et acheteurs dans les chambres de cet hôtel improvisées en magasin et vitrine de leurs marchandises. Ramón le décrit comme un espace dynamique qui fournissait de la marchandise à des grossistes venus de toute la région.

Les séjours à l'hôtel d'Itaúna, initialement de quelques jours, se sont prolongés au fur et à mesure, une fois encore les entrepreneurs transfrontaliers tiraient parti de leur statut. D'un côté, ils pouvaient commencer à augmenter la quantité de marchandises qu'ils amenaient, négocier leur prix, les écouler sans urgence et les stocker dans un même endroit. De l'autre, ils étaient en mesure de mieux organiser leurs retours à Cusco et anticiper les demandes de production aux artisans sur place. L'ancrage à l'hôtel Itaúna a représenté un tournant pour les activités commerciales de ces commerçants, jusque-là entièrement nomades, partagées entre leurs circulations de quelques jours entre São Paulo et Cusco¹⁴.

12. Joselito, São Paulo, 2015.

13. Esteban, Lima, 2016.

14. Si São Paulo a constitué la « porte d'entrée » pour les activités commerciales de ces migrants *piseños*, d'autres destinations ont été investies : des villes balnéaires dans l'état de São Paulo, Rio de Janeiro, Curitiba et Belo Horizonte.

L'histoire de l'appropriation « détournée » de l'hôtel Itaúna en tant qu'espace commercial est aussi directement liée à l'implantation résidentielle des migrants péruviens qui se sont installés à São Paulo, emménageant dans des appartements du quartier qui fait face à l'hôtel. L'articulation de ces deux espaces au circuit Cusco-São Paulo peut être analysée comme l'émergence d'une centralité migratoire, à savoir des espaces qui fonctionnent « [...] à la fois comme des places et des pôles, non seulement comme des quartiers populaires et composites de grandes villes mais aussi comme des carrefours de mobilités et d'informations, des opérateurs de circulation économique et culturelle » [Battegay, 2003, p. 2].

Ces micro-lieux, à l'allure désagrégée de prime abord, « sont connectés à de multiples espaces, à l'échelle régionale, nationale et internationale » [Chabrol, 2011, p. 50]. Ce quartier fut un point d'entrée des Péruviens dans la ville et devint ensuite une centralité commerciale pour les entrepreneurs transfrontaliers. Ces espaces incarnent non seulement des nœuds articulateurs de circuits commerciaux transnationaux mais aussi un espace de reproduction sociale et culturelle pour les Péruviens en général.

Ainsi, un embryon de « quartier péruvien » est né dans cette zone mal famée de São Paulo. En effet, ce quartier est encore aujourd'hui une zone de concentration résidentielle des Péruviens, où plusieurs migrants pionniers continuent à habiter, malgré leur situation économique plus confortable. On y retrouve la plus importante implantation résidentielle des Péruviens habitant à São Paulo, d'après les données du dernier recensement brésilien¹⁵. De même, Baeninger *et al.* définissent la rue Aurora de ce quartier comme « un important espace de la migration péruvienne dans la ville » [Baeninger *et al.*, 2014, p. 8-9]. Par ailleurs, cet espace a vu pousser des nombreux restaurants péruviens. La gastronomie péruvienne a été, en effet, une niche d'insertion professionnelle non négligeable pour nombre de migrants, notamment les femmes [Lucena, 2008].

L'institutionnalisation du circuit et l'émergence d'une filière migratoire

La décennie 1990 marque la consolidation de la filière de migration liée à l'artisanat, ainsi que la massification de la production, d'après nos interviewés, c'est la grande époque de l'artisanat péruvien. Le succès des ventes à cette période a encouragé d'autres entrepreneurs transfrontaliers à se lancer dans l'activité, tandis que les pionniers ont commencé à s'installer à São Paulo, arrêtant ainsi leurs voyages permanents. Un troisième espace *paulistano* apparaît alors comme

15. Deux districts d'implantation résidentielle des Péruviens se démarquent dans la ville : le premier est República, qui concentre 23 % de la population d'origine péruvienne et le deuxième est Brás 1 (0,6 %). Dans le reste de districts, ce chiffre ne dépasse jamais les 5 %. Ces micro-données du recensement brésilien de 2010 m'ont été aimablement fournies par Sylvain Souchaud.



théâtre de ces processus : la zone de la rue 25 de Março et sa dynamique commerciale infatigable.

L'histoire de cette zone urbaine est mêlée à l'histoire même de São Paulo et ses immigrants, ayant contribué à changer le visage de la ville et à créer un plus grand centre commercial à ciel ouvert en Amérique latine. La présence péruvienne dans la zone remonte aux premiers voyages des entrepreneurs transfrontaliers *piseños*. Dès les années 1980, ils y trouvaient déjà des acheteurs. Par la suite, dans la seconde moitié de la décennie 1990, l'importante accumulation de capital dont ont profité certains d'entre eux leur a permis d'y installer leurs propres magasins.

L'ouverture d'un premier magasin n'était pas possible pour tout le monde, dans la mesure où la majorité des Péruviens arrivés à cette époque étaient en situation migratoire irrégulière¹⁶. Ce statut empêchait la signature de baux de location, d'ouvrir des comptes bancaires et de créer des sociétés. Certains réussirent à ouvrir leurs magasins en s'associant à des Brésiliens, ou en empruntant le nom d'amis. Qui plus est, l'ouverture d'un magasin supposait de pouvoir compter sur un stock de produits important et donc de disposer d'un capital d'investissement conséquent. Avant de franchir ce pas, plusieurs ont dû composer avec l'espace de vente au sein de l'hôtel Itaúna, ou travailler en tant que vendeurs ambulants dans la rue 25 de Março pour cumuler peu à peu le capital nécessaire.

Le passage d'une dynamique commerciale nomade à une dynamique sédentaire supposait une profonde transformation du fonctionnement de l'activité artisanale : déplacer la production de Cusco à São Paulo. Cette transformation marque l'expansion de la migration de *cusqueños*, des habitants de Písaq et de ses communautés environnantes. Ainsi, dans les années 1990, l'activité commerciale d'artisanat donne lieu à une véritable filière migratoire.

Deux modes de recrutement de travailleurs organisent alors l'activité : l'appel à des membres de la famille et des réseaux de parenté d'une part et le recours à des *paisanos*¹⁷ de la ville d'origine et ses alentours d'autre part. Le cas le plus emblématique est celui de la fratrie Flores. Lucio, le premier à être arrivé à São Paulo en 1989, a fait venir ses frères et sœurs (et leurs conjoints). Carlos, un autre frère, raconte « qu'ils avaient ramené au moins 150 travailleurs de Písaq et ses alentours » pour assurer la production à São Paulo¹⁸.

Le passage d'une logique de circulation à celle d'installation a modifié le rapport des migrants à leur lieu d'origine. Celui-ci devient le lieu d'activation des réseaux de parenté étendue pour alimenter le recrutement d'une force de travail, disposée à se déplacer et assumer la production d'artisanat délocalisée à

16. Parmi les interviewés, plusieurs ont réussi à régulariser leur statut migratoire grâce à l'amnistie migratoire de 1998. Le reste l'a fait au moment de la naissance de leurs enfants au Brésil.

17. Le terme *paisano* fait référence aux personnes se reconnaissant comme du même village, district ou région.

18. Carlos, propriétaire de magasin, 25 de Março, São Paulo, 2015.

São Paulo. Le but était d'employer des travailleurs péruviens qui allaient percevoir des salaires nettement inférieurs à ceux auxquels aurait eu droit un travailleur brésilien. Le recrutement des travailleurs mobilise les réseaux étendus de confiance des recruteurs ; c'est cette confiance qui permet des arrangements assez rapides, par contrat oral, l'organisation du voyage étant à la charge du recruteur. Les recruteurs, sans trop d'efforts, parviennent à convaincre leurs futurs travailleurs en vantant la découverte d'un nouveau pays, promesse d'une expérience positive et enrichissante, ainsi que d'un salaire en dollars.

Dès la fin des années 1990, l'atelier d'artisanat devient ainsi le support et le mécanisme de la circulation des migrants péruviens (de Cusco, principalement), de la même manière que l'atelier de confection a pu l'être pour les migrants boliviens [Côrtes, 2013]. La filière, cependant, amorce un déclin à partir des années 2000, suite à la concurrence commerciale de la diaspora chinoise. Même si des migrants péruviens continuent à arriver au Brésil pour travailler dans la filière artisanale, cette pratique tend à devenir marginale.

Conclusion

Cet article visait à analyser les conditions d'émergence et de reproduction d'un circuit migratoire transnational liant Cusco et São Paulo. Ce processus embrasse plusieurs échelles, où se croisent plusieurs phénomènes : des transformations locales à Cusco, avec le développement du tourisme, de la production d'artisanat et de circuits commerciaux d'artisans ; des transformations régionales, avec l'émergence d'un marché de l'artisanat mené par la diaspora commerciale d'Otavaló ; des transformations globales, enfin, qui passent par l'articulation de l'économie de São Paulo aux flux globaux.

Le circuit migratoire Cusco-São Paulo est une configuration inédite pour la migration péruvienne à plusieurs égards. Premièrement, il met en exergue la complexité des motivations qui poussent au départ des migrants car, à la différence de ce qui a caractérisé les départs de Péruviens au cours des décennies 1980 et 1990, les motivations économiques ne sont pas prédominantes. C'est dans la coprésence et l'interaction avec les touristes que s'est forgée une envie d'ailleurs. Dans ce sens, cet article permet d'interroger plus largement la relation entre tourisme et migration, appréhendée non pas par ses versants économiques mais dans les modes de circulation d'imaginaires et de symboles de la globalisation et la modernité à travers la circulation des touristes.

Deuxièmement, cette recherche présente une figure encore peu étudiée chez les migrants péruviens : l'entrepreneur migrant-circulant. En effet, la présence des migrants péruviens dans des pays comme l'Argentine ou le Chili a été appréhendée principalement à travers l'entrée de la migration de travail et de l'installation des migrants dans les sociétés de destination. D'autres formes migratoires dans la



région, comme celle que nous avons découverte grâce au circuit Cusco-São Paulo, n'ont pas été assez mises en lumière. Ceci nous permet de complexifier le panorama des migrations péruviennes dans la région en les appréhendant à travers la circulation et les ressources qu'elle permet de créer et à partir de la figure de l'entrepreneur migrant transfrontalier qui tire profit du différentiel frontalier de ces circulations.

Enfin, l'émergence d'un groupe d'entrepreneurs transfrontaliers péruviens dans la région sud-américaine montre l'importance des contextes socio-historiques dans l'analyse des processus migratoires. Car si l'on a affaire à des migrants appartenant aux classes populaires urbaines et rurales du pays, aux origines similaires à ceux des autres migrants péruviens en Amérique du Sud, le destin de ce groupe de migrants apparaît comme un cas particulier de mobilité sociale ascendante dans la migration. Notre étude de cas met en lumière l'imbrication entre les circuits commerciaux et migratoires qui résulte de deux phénomènes conjoints. D'une part, les dynamiques locales ont rendu possible l'articulation de Písaq aux flux de la globalisation. Une première forme de rencontre avec les imaginaires globaux est incarnée par le tourisme qui « crée » ensuite la production d'artisanat. *In fine*, le développement de cette activité économique impulse la migration transnationale. D'autre part, une autre forme d'articulation aux imaginaires globaux de la « modernité » a été alimentée par les entrepreneurs transfrontaliers *piseños* circulant entre les différents pays et devenant ensuite des migrants à succès, insérés dans la dynamique économique de São Paulo.

BIBLIOGRAPHIE

- AMARAL Ana Paula Martins et COSTA Luiz Rosado, « A (não) criminalização das migrações e políticas migratórias no Brasil: do Estatuto do Estrangeiro à nova Lei de Migração », *Revista Justiça do Direito*, vol. 31, n° 2, 2017, p. 208-228.
- ARAB Chadia, *Les Aït Ayad : la circulation migratoire des Marocains entre la France, l'Espagne et l'Italie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.
- BABY-COLLIN Virginie, « Les migrations internationales dans le champ des sciences sociales : tournants épistémologiques et variations scalaires », *Faire Savoirs, Sciences humaines et sociales en région PACA*, n° 13, 2017, p. 7-16.
- BAENINGER Rosana, PERES Roberta Guimarães et DEMÉTRIO Natália, « Perfil da Imigração Peruana em São Paulo, Brasil », XIX Encontro Nacional de Estudos Populacionais, ABEP, São Paulo, 2014.
- BASCH Linda, GLICK SCHILLER Nina et SZANTON BLANC Christina, *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments and Deterritorialized Nation-States*, Langhorne, Pa, Gordon and Breach, 1994.
- BATTEGAY Alain, « Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : la Place du Pont à Lyon », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 19, n° 2, 2003, p. 9-22.
- BERG Ulla, *Mobile Selves: Race, Migration, and Belonging in Peru and the U.S.*, New York, New York University Press, 2015.

- BURAWOY Michael, BLUM Joseph, GEORGE Sheba, ZSUZSA Gille et THAYER Millie, *Global Ethnography: Forces, Connections, and Imaginations in a Postmodern World*, Californie, University of California Press, 2000.
- CARLING Jørgen et COLLINS Francis, «Aspiration, desire and drivers of migration», *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 44, n° 6, 2018, p. 909-926.
- CARNET Pauline et al., «Circulation migratoire des transmigrants», *Multitudes*, vol. 49, n° 2, 2012, p. 76-88.
- CHABROL Marie, «De nouvelles formes de gentrification ? Dynamiques résidentielles et commerciales à Château-Rouge (Paris)», thèse de doctorat, université de Poitiers, 2011.
- CÔRTEs Tiago Rangel, «Os migrantes da costura em São Paulo: retalhos de trabalho, cidade e Estado», mémoire de master, Universidade de São Paulo, 2013.
- FREITAS Patrícia Tavares de, «Projeto costura: percursos sociais de trabalhadores migrantes, entre a Bolívia e a indústria de confecção das cidades de destino», thèse de doctorat, Universidade Estadual de Campinas, Instituto de Filosofia e Ciências Humanas, 2014.
- HILY Marie-Antoinette, «L'usage de la notion de "circulation migratoire" » in Geneviève CORTÈs et Laurent FARET (dir.), *Les Circulations transnationales : lire les turbulences migratoires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 23-28.
- INEI, Superintendencia Nacional de Migraciones et OIM, *Perú: Estadísticas de la Emigración Internacional de Peruanos e Inmigración de Extranjeros, 1990-2015*, Lima, 2016.
- KYLE David, *Transnational Peasants*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2000.
- KYLE David, «The Otavalo trade diaspora: social capital and transnational entrepreneurship», *Ethnic and Racial Studies*, vol. 22, n° 2, 1999, p. 422-446.
- LUCENA Célia Toledo, «Saberes e sabores do país de origem como forma de integração», *Cadernos CERU, série 2*, vol. 19, n° 1, 2008, p. 65-80.
- MA MUNG Emmanuel, DORAÏ Mohamed Kamel, HILY Marie-Antoinette et LOYER Frantz, «La circulation migratoire, bilan des travaux : synthèse», *Migrations études*, n° 84, 1998, p. 1-12.
- MA MUNG Emmanuel et GUILLON Michelle, «Dispositif économique et ressources spatiales : éléments d'une économie de diaspora», *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 8, n° 3, 1992, p. 175-193.
- MIRANDA Bruno, «Entre coerción y consentimiento: la circulación de trabajo no-libre boliviano visto desde un taller de costura de Bom Retiro, São Paulo», thèse de doctorat, Universidad Nacional Autónoma de México, 2016.
- PAERREGAARD Karsten, «Capitalizing on migration: The role of strong and weak ties among Peruvian entrepreneurs in the United States, Spain and Chile», *Migration Studies*, vol. 6, n° 1, 2018, p. 79-98.
- PAERREGAARD Karsten, *Peruanos en el mundo: Una etnografía global de la migración*, Lima, Fondo Editorial PUCP, 2013.
- PERALDI Michel, «Aventuriers du nouveau capitalisme marchand : essai d'anthropologie de l'éthique mercantile», in Fariba ADELKHAH et Jean-François BAYART (dir.), *Voyages du développement : émigration, commerce, exil*, Paris, éditions Karthala, 2007, p. 73-113.
- PÉREZ Beatriz, «Somos como Incas»: autoridades tradicionales en los Andes peruanos, Cuzco, Frankfurt am Main, Vervuert, 2004.
- PORTES Alejandro, GUARNIZO Luis et HALLER William, «Transnational entrepreneurs: An alternative form of immigrant economic adaptation», *American sociological review*, vol. 67,



- n° 2, 2002, p. 278-298.
- **RIVERA SÁNCHEZ Liliana**, *Vínculos y prácticas de interconexión en un circuito migratorio entre México y Nueva York*, Buenos Aires, Clacso, 2012.
 - **RIVERA SÁNCHEZ Liliana**, « La formación y dinámica del circuito migratorio Mixteca-Nueva York-Mixteca: los trayectos internos e internacionales », *Norteamérica, Revista Académica del Cisan-Unam*, vol. 2, n° 1, 2007, p. 171-203.
 - **ROSENFELD Martin**, « Entrepreneurs transnationaux et commerce d'exportation de véhicules d'occasion : la filière Bruxelles-Cotonou », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 2, 2013, p. 57-76.
 - **ROUSE Roger**, « Making sense of settlement: Class transformation, cultural struggle, and transnationalism among Mexican migrants in the United States », *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 645, n° 1, 1992, p. 25-52.
 - **SCRASE Timothy**, « Precarious production: Globalisation and artisan labour in the Third World », *Third World Quarterly*, vol. 24, n° 3, 2003, p. 449-461.
 - **SIMON Gildas**, « Penser globalement les migrations », *Revue Projet*, vol. 272, n° 4, 2002, p. 7-45.
 - **SOUCHAUD Sylvain**, « A imigração boliviana em São Paulo », in Ademir Pacelli FERREIRA, Carlos VAINER, Hélio PÓVOA NETO et Miriam de OLIVEIRA SANTOS (dir.), *A Experiência Migrante: Entre Deslocamentos e Reconstruções*, Rio de Janeiro, Garamond, p. 267-290, 2010.
 - **TAKENAKA Ayumi et PAERREGAARD Karsten**, « How contexts of reception matter: Comparing peruvian migrants' economic trajectories in Japan and the US », *International Migration*, vol. 53, n° 2, 2015, p. 236-249.
 - **TAKENAKA Ayumi, PAERREGAARD Karsten et BERG Ulla**, « Peruvian Migration in a Global Context », *Latin American Perspectives*, vol. 37, n° 5, 2010, p. 3-11.
 - **TARRIUS Alain**, *Étrangers de passage: Poor to poor, peer to peer*, éditions de l'Aube, 2015.
 - **WIMMER Andreas et GLICK SCHILLER Nina**, « Methodological nationalism, the social sciences, and the study of migration: An essay in historical epistemology », *International migration review*, vol. 37, n° 3, 2003, p. 576-610.

RÉSUMÉ

« ON APPORTAIT DE LA BOUE ET ON RENTRAIT AVEC DES DOLLARS ! » : LA CONSTRUCTION D'UN CIRCUIT MIGRATOIRE ENTRE SÃO PAULO ET CUSCO

Cet article explore l'émergence d'un circuit migratoire liant la région de Cusco et la ville de São Paulo à partir de la configuration d'une filière transnationale de production et de commercialisation d'artisanat péruvien. Suivant les dynamiques de circulation de ces artisans, d'abord commerçants-circulants, puis migrants à proprement parler, nous présenterons les liens qui ont émergé entre deux pôles de ce circuit. Le concept d'entrepreneur migrant est mobilisé pour comprendre les caractéristiques de cette circulation. Sur la base d'une réflexion ancrée empiriquement sur l'analyse des trajectoires des migrants péruviens issus de la région de Cusco à São Paulo et l'observation ethnographique inspirée par l'ethnographie globale, cet article vise à analyser le changement des formes prises par la migration et comment s'est opéré le passage d'une dynamique migratoire de circulation vers celle d'installation.

RESUMEN

«¡LLEVÁBAMOS BARRO Y VOLVÍAMOS CON DÓLARES!»: LA CONSTRUCCIÓN DE UN CIRCUITO MIGRATORIO ENTRE SÃO PAULO Y CUSCO

Este artículo explora la formación de un circuito migratorio entre la región de Cusco y la ciudad de São Paulo, partiendo de la configuración de una red transnacional de producción y comercialización de artesanía peruana. A partir del análisis de las dinámicas de circulación de estos artesanos (comerciantes-circulantes, luego en migrantes), presentaremos los vínculos que surgieron entre dos polos de dicho circuito. Utilizamos el concepto de empresario migrante para dar cuenta de las características de esta circulación. Este trabajo se basa empíricamente en el análisis de trayectorias de migrantes peruanos (originarios de la región de Cusco) en São Paulo, y en la observación etnográfica inspirada en la etnografía global, con el objetivo de analizar las transformaciones experimentadas por esta migración y cómo se produjo el tránsito de una dinámica migratoria de circulación hacia una de instalación.

ABSTRACT

«WE USED TO BRING CLAY AND COME BACK WITH DOLLARS!»: THE EMERGENCE OF A MIGRANT CIRCUIT BETWEEN SÃO PAULO AND CUZCO

This article explores the development of a migrant circuit between the region of Cusco and the city of São Paulo, starting from the configuration of a transnational network of production and commercialization of Peruvian handcraft. Based on the analysis of the mobility dynamics of these artisans turned into transnational merchants, and then into migrants, we will present the links that emerged between two poles of such circuit. Drawing on the analysis of the Peruvian migrants' paths from the region of Cuzco, and ethnographic fieldwork inspired by the global ethnography, this paper aims to understand the transformations experienced by this migration and how took place the transition from a dynamic of circulation to a settlement.

Texte reçu le 17 décembre 2018, accepté le 22 mai 2019.

MOTS-CLÉS

- circuit migratoire
- migration
- entrepreneurs transnationaux

PALABRAS CLAVES

- circuito migratorio
- migración
- empresarios transnacionales

KEYWORDS

- migrant circuit
- migration
- transnational entrepreneurs